

Louis Cornellier

Dans mon carquois

*Dernières
chroniques de*
L'Action

PRÉFACE DE
JEAN-FRANÇOIS NADEAU



DANS MON CARQUOIS

Dernières chroniques de *L'Action*

Du même auteur

Poésie

Neurones fragmentés, Écrits des Forges, 1990 (Finaliste pour le prix Octave-Crémazie)

Pavane pour des proses défuntes, Écrits des Forges, 1994 (Finaliste pour le prix Émile-Nelligan)

Folklore (avec Éric Cornellier et Dominique Corneillier), Lanctôt éditeur et Danielle Shelton éditrice, 2001

Essais

Cinq intellectuels sur la place publique (sous la direction de Louis Cornellier), Liber, 1995

Plaidoyer pour l'idéologie tabarnaco, Balzac-Le Griot, 1997

Devoirs d'histoire – Des historiens québécois sur la place publique, Septentrion, 2002

À brûle-pourpoint – Interventions critiques, Septentrion, 2003

Figures québécoises – Portraits critiques, Septentrion, 2004

Foi critique – Débats de fond, Novalis, 2004

Lire le Québec au quotidien – Petit manuel critique et amoureux à l'usage de ceux qui souhaitent bien lire les quotidiens québécois, Varia, 2005 (épuisé) et Typo, 2008

Lettre à mes collègues sur l'enseignement de la littérature et de la philosophie au collégial, Nota bene, 2006

L'Art de défendre ses opinions expliqué à tout le monde, VLB, 2009

À plus forte raison. Chroniques de L'Action, PUL, 2011

LOUIS CORNELIER

DANS MON CARQUOIS
Dernières chroniques de *L'Action*



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Maquette de couverture: Mariette Montambault

Dessins: Vivian Labrie

Mise en pages: *Santo* *graph*

Révision linguistique: Marie-Hélène Sarrasin

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 2^e trimestre 2013

ISBN: 978-2-7637-1740-1

PDF: 9782763717418

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

Préface.....	1
Avant-propos	5

Société

Branchés, mais absents	9
Elvis est vivant!.....	13
Donner son 1 %	17
Quand Hollywood fait de la politique.....	21
Le Québec, champion mondial de la qualité de vie.....	25
Avec mes étudiants sur le trottoir	29
L'éthique des riches	33
Décadence à Sagard.....	37
Se réconcilier avec les Amérindiens.....	41

Santé

Privatiser les vieux?	47
Plus de privé, moins d'accessibilité.....	51

L'économie du cancer	55
On n'est pas des guidounes!.....	59
La leçon du blanchon	63
Sommes-nous malades d'inquiétude?.....	67
Contre l'école gadget	73
Sommes-nous stupides?.....	77
François Legault: échec	81
La lecture est la clé.....	85
Prudence avec les commissions scolaires	89

Économie

Économie 101.....	95
Lisez Lisée.....	99
En avons-nous pour notre argent?.....	103
On n'est pas des quêteux!	107

Politique

Dehors, les sénateurs!.....	113
Éloge de la politique	117
Le Bloc canadien.....	121
Buffet nordique	125
Ce pays est-il le vôtre?	129
Mononcle François.....	133
La langue de nos politiciens	137
La dépendance est dépassée	141
Mulcair et sa mission impossible.....	145

De mauvaises nouvelles pour la droite	149
De l'indifférence à l'indépendance.....	153


Religion

Sur un air de Noël.....	159
Dernier carême?	163
Sagesse de la routine et de l'ennui	167
Souverain Léo-Paul.....	171

Conclusion

Une dernière pour la route	177
----------------------------------	-----

Préface

royez-moi, cet homme m'impressionne. Parfaitement à son affaire depuis des années, il ne déroge pas à son programme, tout fixé d'avance, précis comme une horloge suisse. D'une part, il enseigne la littérature à de jeunes gens au meilleur de lui-même; d'autre part, il met à profit ce qui reste de son temps pour partager ses lumières avec ses concitoyens. Qu'on soit d'accord ou non avec lui, force est d'admettre qu'un tel homme est rare. Je dirais même que, dans son genre, Louis Cornellier est chez nous tout à fait unique.

Ses idées, ce chroniqueur les annonce au grand jour et s'en explique sur plusieurs tribunes. Dans *L'Action* comme dans *Le Devoir*, l'expression de ses idées procède d'une véritable force tranquille. Ses phrases sont claires et vives. On sait ce qu'il pense. Et on sait surtout où il va, tant il avance sans faiblir, traçant son chemin à la lumière d'idées qu'il exprime vaillamment.

On peut l'imaginer plongé avec bonheur dans la solitude de celui qui consacre une large partie de son temps à lire et à écrire. Mais on comprend vite, notamment à la lecture des textes réunis ici, tous tirés de l'hebdomadaire *L'Action*, que ces plaisirs tendent vers bien autre chose que la solitude du misanthrope. En effet, son travail aspire à l'évidence tout entier à raviver constamment un idéal de vie en commun. Cornellier nous invite à nous éloigner des déroutantes hallucinations

tempétueuses et terribles de l'individualisme qui font désormais l'actualité, jetant à tort de l'ombre sur une plus que jamais nécessaire mise en lumière des bonheurs de la fraternité.

Il faut le dire, Louis Cornellier est un croyant. Il s'attache sans le cacher à une tradition chrétienne qui, bien que riche à plusieurs égards, m'agace parfois un peu pour des raisons qu'il ne convient pas de développer ici. Mais sur notre croûte terrestre, je constate qu'un croyant comme lui croit d'abord et avant tout à la possibilité d'établir les bases d'un monde meilleur, en comptant pour y parvenir sur une pensée humaniste. Cette religion-là, comment ne pas en être avec Cornellier ?

Au fond, ce chroniqueur talentueux est une sorte d'empiriste logique façonné par des valeurs humanistes millénaires. Pour lui, en ce sens, « les évangiles, bien compris, sont des textes de libération qui chantent la dignité humaine à travers les temps ». Avec Cornellier, au moins, on reste à bonne distance des bondieuseries imbéciles.

On le reconnaît presque dans le portrait affectueux qu'il trace de son ami et professeur disparu, le père Léo-Paul Hébert : « [...] il travaillait dans l'ombre, étranger à toute publicité personnelle [...]. Refusant autant le relativisme que le dogmatisme, il connaissait la vérité de sa tradition, tout en continuant à la chercher, mais il était capable d'intégrer à son univers ce qu'il y avait de vrai dans les traditions des autres. » Oui, il y a certainement une part de Louis Cornellier dans ce Léo-Paul Hébert.

Observez bien ceci : sauf extraordinaire exception, vous n'entendrez pas Cornellier à la radio et vous ne le verrez pas non plus à la télévision. C'est un choix. En cette époque où tout va de plus en plus vite et où les images se disputent aux images, il préfère l'exigence de l'écriture patiente et élaborée pour communiquer au mieux ses réflexions.

Voyez-le un peu aller : viscéralement contre toutes formes d'injustice sociale, il n'hésite pas à condamner ceux qui, de plus en plus nombreux, miment les formes de la charité avec l'argent des autres pour le plaisir d'être caressés par la lumière de projecteurs qui, pourtant, mettent surtout en relief des vanités boursofflées.

Que des bonzes de la course automobile se réunissent pour célébrer leurs succès en l'habillant d'une visée charitable et voilà Cornellier qui tonne à raison : « Pendant toute l'année, ces riches opportunistes font tout pour ne pas payer leur juste part d'impôts, nous font la leçon sur les programmes sociaux qui coûtent trop cher, font passer les étudiants et les pauvres pour des parasites choyés et, lors d'une soirée printanière qui se déroule probablement en anglais, comme leur cassette déborde, ils distribuent les miettes en se faisant passer pour des âmes généreuses. »

Le choix de chroniques réunies dans ce livre montre à quel point Louis Cornellier rejette les solutions simplistes, que ce soit en matière d'éducation, d'économie ou de politique. Au flafra des discours creux à la mode, Cornellier préfère l'engagement solide que matérialisent des politiques publiques cohérentes fondées sur un sens de l'histoire et des besoins sociaux du peuple plutôt que de ses maîtres.

À la surface des eaux qu'on nous présente grises, c'est-à-dire à l'image d'une société qui l'est de plus en plus, Cornellier estime que la langue fait figure de phare. La mémoire que porte cette langue est pour lui une rive à laquelle il s'efforce de faire accéder tout le monde, craignant plus que tout la noyade collective. C'est beaucoup par là, je crois, que transite une large part de son discours.

La langue, dit-il, n'a pas que nos corps pour abris mais la société même. Un enfant qui ouvre la bouche avale le monde et le dit tout à la fois. Voilà pourquoi Louis Cornellier attache tant d'importance au statut et à la qualité de la langue française au Québec. Il plaide pour la transmission patiente

du feu de la langue qui l'anime et qui, partant, peut ouvrir sur tout. Il écrit : « Les choses anciennes, même les plus belles, ne disent rien aux enfants avant qu'on les leur fasse découvrir. »

Cornellier n'est pas un adversaire de l'intervention étatique. Il la considère comme un levier dont on ne peut se priver pour servir les aspirations sociales et nationales d'une société trop longtemps laissée en marge de l'histoire. À cet égard, quelqu'un comme François Legault ne saurait trouver grâce à ses yeux, comme il ne se gêne pas pour le dire. Pour lui, ce n'est pas l'indépendance qui est dépassée, mais bien la dépendance, « si le Québec français veut vivre ».

J'ajoute que cet homme a des idées en cette époque où on se contente le plus souvent de n'avoir que des opinions. Il ne craint pas l'engagement ni même l'affrontement. Il reçoit des coups à l'occasion, mais il en assène aussi. Ce n'est pas un doctrinaire pour autant ! Bien au contraire. Pour peu qu'on le connaisse, comme c'est mon cas, on l'imagine, sans difficulté, jongler avec le pour et le contre d'une idée, ne serait-ce que pour le plaisir d'en mieux débattre ensuite.

Je vous ai déjà dit qu'il m'impressionnait. Que voulez-vous que je vous dise d'autre ? J'ajouterais peut-être ceci, qui constitue au fond l'essentiel : un homme pareil fait vraiment plaisir à lire et à entendre.

Jean-François Nadeau

Avant-propos

J'ai toujours aimé le mot « carquois ». Je le trouve à la fois doux, tranchant et exigeant. Doux, parce qu'il me rappelle les héros amérindiens de mon enfance, ceux qui peuplaient les récits qu'on me racontait à l'école et que je voulais imiter en me dotant, à mon tour, d'un étui à flèches, symbole d'une intrépidité souveraine. Aujourd'hui encore, quand j'entends ou lis le mot « carquois », je pense à l'écolier confiant et curieux que je fus, à l'enfant prêt à affronter le monde avec les douces armes que me transmettaient mes parents et mes maîtres, et c'est doux.

Tranchant, parce que le mot « carquois » est plein de flèches et annonce que celui qui le porte ne se laissera pas faire et n'attend que l'occasion appropriée pour laisser sa marque coupante sur le réel. Avec un carquois, nul n'est démuni.

Exigeant, enfin, parce que, au son, le mot « carquois » combine une conjonction de coordination, « car », qui introduit une raison, une explication, et un pronom interrogatif, « quoi », qui appelle une réponse, des précisions sur la nature de cette raison. Dans le mot « carquois » s'entend une injonction, « car quoi ? », à rendre raison de ce qui s'exprime. Avec un carquois, nul ne se défile.

J'ai, pour tous ces motifs, toujours aimé le mot « carquois » et j'ai toujours rêvé de le placer dans le titre d'un de mes ouvrages. Avant moi, le critique littéraire Albert Pelletier,

incidemment père des grands comédiens Denise et Gilles, en a fait le titre d'un solide recueil d'essais littéraires (*Carquois*, Action canadienne-française, 1931) dans lequel il plaidait notamment, avec style, pour un nationalisme québécois déterminé, moderne et ouvert sur l'universel.

Étonnamment, le psaume 127 fait un usage fort du terme. « Comme les flèches dans la main du héros/voilà les fils de la jeunesse//Oh bonheur de qui en remplit son carquois//Ils ne seront pas insultés/Ils détruiront l'ennemi//Dès la porte », clame la roi Salomon, à qui est attribué ce texte (*La Bible. Nouvelle traduction*, Bayard/Médiaspaul, 2001).

En titrant *Dans mon carquois* ce recueil de mes dernières chroniques de *L'Action* (2011-2012), qui fait suite à *À plus forte raison* (PUL, 2011), j'assume avec plaisir cet héritage, qui s'ajoute à la portée symbolique précédemment évoquée que j'attribue au mot « carquois ». Les chroniques ici réunies sont, je l'espère, à la hauteur de cette prétention.

Souvent combatives – mes convictions souverainistes et sociales-démocrates, de même que mon parti pris pour une culture émancipatrice et enracinée dans l'histoire, s'y affichent sans réserve –, ces chroniques, plus argumentatives qu'impressionnistes, se veulent des flèches toniques, décochées dans la torpeur qu'engendrent nos égoïsmes satisfaits et nos décrochages citoyens.


Dans mon carquois, il y a une invitation à la création perpétuelle d'un monde commun.

L.C.

Janvier 2013

[SOCIÉTÉ]

Branchés, mais absents

 'était le 3 avril 2011, en après-midi. Ça aurait pu être un autre jour. Je faisais du jogging entre Joliette et Saint-Charles-Borromée. Un de mes parcours habituels: rue Juge-Guibault, rue Pelletier jusqu'à la croix de la Place de l'Entente et retour. Il faisait assez beau, mais frais. Dans la phase retour, j'ai croisé huit marcheurs: trois couples et deux personnes seules. Dans deux des trois couples, l'homme parlait au cellulaire. Le couple sans téléphone était composé de personnes âgées. Un des deux marcheurs solitaires parlait lui aussi dans son appareil. C'est alors, plus que jamais, que l'affaire m'est apparue évidente: ces gadgets sont en train de nous gâcher l'existence.

Avant, faire une promenade était une activité un peu méditative. On abandonnait temporairement notre foyer ou notre bureau, ainsi que les préoccupations qui leur sont reliées, pour aller prendre l'air, se changer les idées, observer la nature ou la ville et, peut-être, pour jaser avec un ami accompagnateur. Maintenant, les accros de la techno – et ils sont nombreux – traînent leur portable partout pour, disent-ils, rester branchés. Or, cette dépendance a un effet particulièrement toxique. Ceux qui en sont les victimes sont peut-être branchés, mais ils deviennent absents à tout le reste, au monde qui les entoure, à la vie qui a lieu.

Ainsi, ces marcheurs vissés à leur téléphone n'expérimentent plus le réel dans lequel ils sont plongés parce qu'ils sont ailleurs. Ils manquent le monde pour ne pas manquer un appel. « Les absents, disait l'ancienne sagesse populaire, ont toujours tort. » Aujourd'hui, aux yeux des branchés, ce sont les présents qui ont tort, qui méritent d'être négligés dès que la sonnerie se fait entendre. L'absent sonne l'esclave de la techno et ce dernier n'hésite pas à tout abandonner pour répondre, comme un chien de Pavlov. L'ami en chair et en os, lui, n'a plus qu'à poireauter.

Les accros du cellulaire ne savent pas vivre. Dans un récent ouvrage intitulé *L'ABC des bonnes manières*, Hélène-Andrée Bizier et Marie-Diane Faucher les rappellent donc à l'ordre. Ces appareils, écrivent-elles, n'impressionnent plus personne et ne doivent donc pas être exposés en permanence dans le but de témoigner de l'importance de leurs propriétaires. Suspendre une conversation pour répondre au téléphone ou à un message texte n'est pas acceptable. « Les personnes qui se sont donné la peine de vous rencontrer, précisent-elles, ne projetaient pas de vous regarder parler ou écrire au téléphone. » La technologie, en d'autres termes, ne justifie pas le manque de civisme.

Le savoir-vivre, en ce domaine, ne se limite d'ailleurs pas à prêter attention à ses proches. L'utilisation tapageuse du cellulaire, dans des endroits publics, est même moralement condamnable. Dans un texte intitulé « Je hais les portables », paru dans son ouvrage *L'Imparfait du présent* (Gallimard, 2002), le philosophe français Alain Finkielkraut critique avec férocité « ce déferlement de bla-bla » qui envahit l'espace public.

En imposant aux gens qui les entourent, proches ou étrangers, une conversation avec un absent, les drogués du cellulaire « encombrant le monde de leurs préoccupations domestiques et utilitaires ». Soulés par leur propre « incontinence verbale », ils font comme si les gens qui occupent le

même espace qu'eux n'existaient pas. L'autre jour, par exemple, à la librairie, j'ai dû me taper, en bouquinant, un échange entre une dame et son fantôme téléphonique au sujet d'une belle-sœur fatigante. Mon impudique parleuse suivait ce que Finkielkraut présente comme le nouveau commandement de l'ère de la communication électronique: « Tu tiendras le premier venu pour nul et non avenu, tu ne le laisseras pas détourner de tes besoins, de tes soucis, de tes opérations et de tes proches, même quand ils sont loin, par les prochains que le hasard aura l'idée de mettre sur ta route. » En d'autres termes, tu ne seras plus un citoyen, mais un ego boursouflé qui s'impose aux autres qu'il ne voit plus.

Les branchés, sous prétexte de ne rien rater, « n'entrent pas dans le monde, car, où qu'ils aillent, ils ne sont jamais vraiment en dehors de chez eux », conclut le philosophe. Je ne tiens surtout pas à jaser avec eux. D'ailleurs, je n'ai pas de cellulaire. Je voudrais toutefois qu'ils sachent que je n'ai pas à supporter, en public, leur insignifiant bla-bla.

13 avril 2011

Elvis est vivant!

*J'*ai souvent l'impression d'appartenir à un peuple qui ne s'aime pas. Un Québécois est un Français d'Amérique. Or, dans cette formule, c'est le terme « Français » qui compte le plus. Si les Québécois cessaient de parler le français, ils ne se distingueraient plus vraiment des Canadiens, voire des États-Uniens. Bien sûr, nous avons quelques valeurs et coutumes différentes de celles de ces peuples – nous sommes, par exemple, plus égalitaires et plus pacifistes –, mais, fondamentalement, c'est la langue qui marque notre distinction. Aussi, ne pas chérir cette langue, ne pas tout faire pour qu'elle s'impose dans toutes les sphères de l'existence, revient à nous mépriser nous-mêmes.

La figure d'Elvis Gratton incarne cette bêtise qui consiste à se diminuer soi-même. Ce que le regretté Pierre Falardeau, dans ses films consacrés à ce personnage, cherche à nous faire comprendre, c'est que Gratton n'est pas qu'un gros épais ; c'est surtout un colonisé, c'est-à-dire un Québécois qui pense profondément que l'anglais est plus prestigieux que le français, que la culture anglophone est plus noble, plus branchée sur les « grandes affaires » que la culture québécoise francophone, tout juste bonne pour exprimer des préoccupations domestiques. Gratton est québécois, mais, comme Céline Dion et le Cirque du Soleil, il rêve d'être américain et de parler en anglais pour avoir accès à la réussite. Tout le monde le

trouve épais ; pourtant, son attitude est encore très répandue, même dans les rangs de ceux qui s'en moquent.

Dans un texte d'opinion paru dans *La Presse* du 26 septembre 2011, Claude Bachand trace le portrait du colonisé québécois actuel. Ce dernier, écrit-il, trouve normal d'être servi en anglais dans des commerces montréalais, magazine dans des commerces dont les raisons sociales sont en anglais, accepte qu'on s'adresse à lui en anglais au Centre Bell et au stade McGill, trouve normal que les chansons entendues dans des téléseries ou des films québécois soient en anglais, que les enfants de la loi 101 choisissent d'étudier en anglais au cégep et à l'université et il trouve anormal que les politiciens québécois ne soient pas bilingues (alors que c'est la norme dans la plupart des pays). Aucun peuple normal ne tolérerait de telles situations. Le Québécois colonisé, lui, s'en accommode avec résignation, en écoutant *The Price is right*, au canal V.

Même dans Lanaudière, Elvis Gratton est bien vivant et sera peut-être à la 8^e édition de l'October Blues. Aux élections fédérales du 2 mai 2011, les électeurs de Berthier-Maskinongé ont élu une unilingue anglophone pour les représenter. *Where's the problem? She's so nice!* La semaine suivante, des étudiants en techniques administratives du cégep de Joliette organisaient un concours intitulé *Joliette's Got Talent*. Presque tous les gagnants ont présenté des numéros en anglais et le groupe *Call me Doctor* a diverté la foule. Au même moment, les étudiants en musique du même cégep présentaient *Planète Blues*, un spectacle de fin d'année tout en anglais. Même plus besoin d'étudier dans une institution scolaire anglophone pour s'angliciser!


En négligeant ainsi leur langue, qui est le cœur de leur identité, les Québécois s'avilissent eux-mêmes. Et qu'on ne vienne pas me dire que si le français recule au Québec, c'est parce qu'on le parle mal. Ce serait prendre la conséquence pour la cause. Une langue ne disparaît pas parce qu'on la parle mal. Une langue perd du terrain et finit par disparaître

quand elle n'est plus nécessaire pour gagner sa vie et quand elle perd son prestige social et culturel. S'il faut parler anglais pour travailler, créer et réussir au Québec, le français deviendra folklorique, c'est-à-dire une belle langue inutile.

Pour en finir avec le règne d'Elvis Gratton au Québec, les discours sur la qualité de la langue ne serviront à rien. Il faut imposer, par une Charte de la langue française renforcée, le français comme langue de travail, de commerce, d'enseignement et de l'administration publique. La qualité, essentielle, suivra.

5 octobre 2011

Donner son 1 %

 Au début de novembre 2011, quand mon collègue André Nadeau a lancé un appel à la générosité des lecteurs de *L'Action* afin de soutenir un projet humanitaire au Congo (le financement d'une rizerie dans une petite communauté), je n'ai pas hésité une seconde à sortir mon chéquier et à faire un don.

Si Nadeau avait lancé cet appel il y a trois ans, je n'aurais pas eu cette réaction immédiate. J'aurais probablement trouvé de bonnes raisons de me défilier. Or, en 2009, j'ai lu un ouvrage qui a complètement changé ma perspective sur l'aide humanitaire. Depuis, en effet, je donne 1 % de mon revenu annuel à des organismes qui agissent pour sauver des vies dans le tiers-monde.

Qualifié de superstar de la philosophie et de l'éthique par le magazine *L'Actualité* en 2005, le philosophe australien Peter Singer est l'auteur de *Sauver une vie* (Michel Lafon, 2009), le livre qui m'a incité à donner mon 1 %. Dans cet ouvrage, Singer utilise une analogie. Le matin, en allant travailler, vous passez près d'un étang dans lequel des enfants s'amuse. Vous vous apercevez, tout à coup, que certains des enfants sont en train de se noyer. Qu'allez-vous faire ? Pour les sauver, vous allez devoir mouiller vos souliers et vos vêtements. Mais que vaut ce désagrément par rapport à une vie sauvée ? Vous allez donc agir, parce que la morale le commande. S'il y a

quatre passants et quatre enfants en train de se noyer et que chacun des passants fait son devoir, tout va bien. Or si, après avoir sauvé un enfant, vous vous rendez compte que les autres passants ne réagissent pas, qu'allez-vous faire ? Vous allez replonger, parce que l'inaction des autres ne rend pas la vôtre plus justifiable.

Devant les enfants du tiers-monde qui vivent dans l'extrême pauvreté et souvent en meurent, nous sommes comme ces passants près de l'étang. Nous avons le devoir et le pouvoir de les sauver, moyennant un petit désagrément, c'est-à-dire quelques dollars de moins dans nos poches. Aussi, comme l'écrit Singer, « le fait de ne pas donner aux organisations caritatives est tout à fait condamnable ».

D'un point de vue éthique, explique le philosophe, la charité n'est donc pas optionnelle. On ne peut pas se contenter de trouver que c'est mieux de la faire, mais qu'on pourrait s'en abstenir. « Ceux qui ont assez d'argent pour le dépenser en objets de luxe [restaurant, cinéma, concert, vêtements, gadgets technologiques, décoration de la maison, nouvelle voiture, voyages] doivent porter une part de responsabilité dans les morts qu'ils auraient pu prévenir », déclarait Singer à *L'Actualité* en 2005.

Le jugement du philosophe est sévère, mais il fait réfléchir. Il devrait, surtout, faire agir. Singer ne propose pas que nous nous appauvrissions en donnant tout aux pauvres du tiers-monde. Il évalue que si chaque adulte d'un pays développé et gagnant au moins 27 500 \$ donnait 100 \$ (0,4 % de son revenu annuel) pendant les 15 prochaines années, la pauvreté dans le monde pourrait presque être éradiquée.

Or, comme certains de ces citoyens restent sourds à la morale, Singer suggère plutôt aux autres de viser un taux de 1 %, pour ceux qui gagnent 100 000 \$ ou moins. Les plus riches devraient se soumettre à un taux progressif qui va jusqu'à 33 % du revenu annuel pour ceux qui gagnent 10 millions de dollars. Pour la plupart d'entre nous, donc, un

don de 1 % peut être considéré « comme le minimum auquel chacun doit s'astreindre pour mener une vie conforme à la morale ».

La justice vaut mieux que la charité, et on peut souhaiter que cette dernière, un jour, ne soit plus nécessaire parce que la première règnera. D'ici là, il faut se battre pour un système social plus juste, mais ne pas se soustraire au devoir de charité, surtout envers les pauvres du tiers-monde dont la vie même est menacée. Il y a des organismes fiables pour relayer notre aide (Fondation 3 % tiers-monde, Oxfam, Développement et Paix).

Alors que vous vous apprêtez à magasiner ou à partir dans le sud pour Noël, des gens se noient dans l'extrême pauvreté. Ils n'ont pas besoin que vous vous rendiez intéressants en allant monter le Kilimandjaro pour eux. Ils ont besoin de votre 1 %.

16 novembre 2011

Quand Hollywood fait de la politique

Encore en 2012, le cinéma américain se fêtera avec faste lors de la traditionnelle soirée annuelle des Oscars. Les fans de vedettes ne voudront pas manquer cet événement qui couronne, croient-ils, les productions les plus remarquables. La plupart des gens, en effet, regardent des films strictement pour se divertir. Ils disent d'ailleurs préférer, pour cela, le cinéma américain, parce qu'il serait le meilleur dans le genre récréatif.

Le cinéma, pourtant, n'est pas qu'un banal divertissement. Faire et regarder des films sont aussi des activités éminemment politiques. Comme l'écrit le romancier et militant de gauche Claude Vaillancourt, « les cinéastes donnent un sens aux sujets politiques et sociaux qu'ils abordent ». Même si les spectateurs se contentent souvent de prendre plaisir à se faire raconter une bonne histoire, « un certain message parvient toutefois à passer ».

Le cinéma, en d'autres termes, dit toujours quelque chose, véhicule des messages. Même le film le plus insignifiant, qui ne souhaite que distraire et éviter les questions graves, a un effet politique. « Le cinéma devient anesthésiant, explique Vaillancourt, et l'absence de contenu significatif correspondrait à une volonté de perpétuer l'aliénation ». Inciter les gens à mettre leur « cerveau à off », selon une formule célèbre, est politique dans le sens où cela revient à les conforter dans leur bêtise.

Dans *Hollywood et la politique* (Écosociété, 2012), un éclairant petit essai qu'il vient de faire paraître, Claude Vaillancourt invite les amateurs de cinéma américain à développer un point de vue critique sur les films dont ils se nourrissent. Lui-même amateur de cinéma hollywoodien, l'écrivain ne dit pas que tous ces films sont mauvais et qu'il vaudrait mieux n'écouter que des films français ou québécois (ça, c'est moi qui ai envie de le dire). Il veut simplement faire prendre conscience aux cinéphiles de la portée politique de chaque film, tout en insistant sur le fait « qu'être attentif aux messages qu'on nous adresse n'entrave en rien le plaisir de voir une bonne réalisation, bien au contraire ».

Le cinéma d'Hollywood, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'hésite pas à aborder directement des sujets politiques et sociaux. Ce sont les films de ce genre, précisément, qu'analyse Vaillancourt dans son livre. Selon lui, on peut classer ces films en trois grandes catégories : le cinéma du statu quo, le cinéma du questionnement et le cinéma subversif.

Les films de la première catégorie relèvent de la propagande en faveur de l'« american way of life ». Dans *Rocky IV*, par exemple, le simple et authentique boxeur américain gagne contre le géant soviétique sans états d'âme, entraîné en laboratoire. Le capitalisme, nous dit par là Stallone, est tellement plus humain que le communisme ! De plus, tous les films qui mettent en scène des catastrophes naturelles menaçant l'humanité peuvent sembler sans message évident, mais ils entretiennent dans les têtes le besoin d'être protégé par des autorités bienveillantes, comme l'armée, auxquelles il faut donc faire confiance.

Les films de la deuxième catégorie critiquent les puissants et les possédants, mais finissent souvent par vanter les mérites de la société américaine individualiste. Dans *Avatar*, par exemple, le cinéaste James Cameron raconte l'histoire d'une grande compagnie qui écrase de bons Autochtones et prend

le parti de ces derniers. Or, le vrai héros de cette histoire est un bon Blanc pacifiste qui sauve la pauvre tribu en usant de violence!

Vaillancourt reconnaît que certains films hollywoodiens sont vraiment subversifs et critiquent les ratés de la société américaine (il cite notamment les documentaires de Michael Moore), mais il souligne qu'ils sont tout de même plutôt rares. Il nous invite donc à ne pas être naïfs et à prendre conscience que les messages d'Hollywood sont d'abord au service d'un ordre établi favorable à une élite dirigeante et argentée.

La prochaine fois que vous regarderez un film hollywoodien, ne mettez pas votre «cerveau à off». N'oubliez pas que ceux qui vous divertissent ont un programme politique qui ne vise pas souvent votre libération.

22 février 2012

Le Québec, champion mondial de la qualité de vie

*L*e Québec va-t-il mal? Nos systèmes de santé et d'éducation sont-ils vraiment aussi mauvais que certains commentateurs de droite le disent? Le Québec, sur le plan économique, est-il une société bloquée, sur son déclin? François Legault, par exemple, en se basant sur la seule mesure du produit intérieur brut (PIB), affirme que le Québec est pauvre et que son niveau de vie est plus faible que celui de ses voisins américain et canadien. Il est vrai, en effet, que le PIB du Québec est plus faible que celui du Canada ou des États-Unis. Pourtant, fondamentalement, Legault a tort.

Le PIB, qui mesure «la valeur de l'ensemble des biens et des services produits sur un territoire donné au cours d'une période de temps donnée», ne mesure pas vraiment le bien-être d'une population. La richesse globale d'une société n'entraîne pas nécessairement une augmentation de la qualité de vie de l'ensemble des citoyens. Plusieurs autres facteurs doivent être pris en considération afin de mesurer le bien-être d'une population.

Le 24 mai 2011, l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), un organisme qui regroupe les 34 pays les plus développés de la planète,